

L'Insoumise

Au seuil de commencer, je perds courage. Avec le temps passé depuis que j'ai connu Martine, que je l'ai fréquentée dans les travées (j'avais écrit "dans les travers") d'une librairie qui s'appelait du très beau nom de *La Répétition* (très beau pour moi qui m'en irai bientôt vers les voies du théâtre et pour tous ceux, poètes, qui trouvent charme et intérêt aux refrains, aux échos de la langue), je me persuade davantage de sa grandeur. Non pas du tout parce qu'elle est morte. Mais sa mort il est vrai nous permet d'éviter le brouillard, le brouillage du mal être qui oblitère, altère et peut cacher une œuvre. L'évoquer tout à coup me paraît difficile, il y faudrait beaucoup de temps et de travail. Le temps me manque. Alors, peut-être, consentir, pour elle, pour nous aussi, à ne livrer que quelques bribes, réflexions nées en parcourant les numéros de la revue d'Henri Deluy, cette *Action poétique* qui siégeait à la fin des années 70 et début des années 80, rue Saint-André des Arts.

C'est assurément là que nous nous sommes connues. J'habitais Orléans, ou plus exactement dans un village au sud. Pour me rendre à la gare des Aubrais, je franchissais le Pont Royal, au-dessus de la Loire, une fois par semaine. Elle habitait Paris, et de plus y vivait de longue date, surtout (c'était ce que je lui enviais), y avait poursuivi ses études. Tandis que moi je revenais de loin, au sens géographique du terme, j'avais vécu ailleurs, depuis l'enfance, et de ce fait, me semblait-il, j'avais perdu mon origine, mon lien avec la France. Et c'est ce lien que je tentais de retisser en fréquentant la librairie de *La Répétition*, en écrivant.

A scruter les photos ou le peu qu'il en reste (qui songeait à cela, pérenniser l'instant ?), je suis frappée par la beauté qui se dégage des visages, et du sien notamment. Pourtant, ce qui me stupéfie n'est pas évidemment de ce registre-là, de ce refuge-là : la beauté d'une femme est ce qu'on lui concède avec le plus d'aisance. Toute autre chose est de considérer ses qualités intellectuelles. Les femmes qui fréquentaient la librairie, faisaient partie ou allaient faire partie de la revue n'en manquaient pas : Florence Delay, Danielle Collobert, Elisabeth Roudinesco, Mitsou Ronat...

Martine et moi sommes entrées là au même moment, nous avons publié nos premiers textes dans les mêmes numéros ou dans des numéros voisins, moi en 1975, elle en 1976. Et à relire la collection, jusqu'au milieu des années 80, sur environ dix ans, force m'est de constater que déjà sa pensée et son œuvre étaient sinon construites, du moins posées, prêtes à s'approfondir.

Elle achevait sa thèse sur Pierre Jean Jouve, dont elle donnait un aperçu au numéro 66 consacré aux Baroques allemands, 14 pages en petits caractères, sur le recueil *Matière céleste*, qui ne se contente pas, écrivait-elle, « d'inaugurer l'œuvre de seule poésie, il fonde la poétique de Jouve en instaurant ses thèmes-clefs. Thème d'Hélène ou de la Morte. Thème de Nada ou de la perte. »

Elle aussi posait ses fondations, affirmait ses choix, traçait son avenir de poète, d'essayiste, également de traductrice, avec une détermination que j'aurais envie de qualifier de masculine. Elle ne doutait de rien, elle ne doutait surtout pas d'elle, prenant ses interlocuteurs parmi les plus notoires et les plus estimés, et traitant avec eux d'égale à égal. A la relire, tant d'années après, on en oublierait presque que cette autorité, cette assurance cohabitaient avec une extrême fragilité. C'est cette dernière qui malheureusement, aux yeux de son entourage, prenait le pas, la place. Et maintenant encore. C'est la facilité. On s'attarde sur les comportements, sur la biographie, au lieu de lire vraiment une œuvre.

Sa poésie, pourtant, on la lisait, on la louait :

« elle a dardé vers lui

les couteaux exacts de sa joie »

C'est sa pensée qu'on connaît mal, me semble-t-il, ou qu'on reconnaît mal. Parce que les poètes, femmes de surcroît, ne s'y hasardent que peu ?

En 1977, dans le numéro 72 intitulé « Autour de la psychanalyse » (où paraissaient aussi, outre le comité de rédaction, Octave Mannoni, Jean-Claude Milner, Michel de Certeau), elle tient sa place avec cinq poèmes

« mon nom rêvé m'engendre

je retourne à la mer »

et avec un nouvel extrait de sa réflexion sur Jouve, où la question du nom, le rapport du poète à son patronyme, est analysé (voyez comme son intervention est construite, est consciente, le texte théorique prolongeant le poème) :

« Le recueil des mystérieuses *Noces* signe l'acte de naissance de l'écrivain. S'engendrant par la force contrariée : fils de lui-même ? fils de son œuvre ? S'instaurant comme tel par un acte de reniement : "Il perdait sa famille, il écrivait le mot du premier mot du livre" »

Et encore :

« On commence à saisir où je veux en venir. Savoir à quel saint on est voué : à quel mythe. On est voué mais on se voue, puisque dans une certaine mesure on est libre par rapport au mythe, on le choisit, même si le symbolique rusé vous rattrape au tournant. »

Martine, comme Liliane Giraudon, comme moi-même et deux autres poètes hommes (Yves Boudier et Jean-Charles Depaule) entrent au comité de rédaction de la revue en 1978. En témoigne 'l'ours' du n°73. Promotion de femmes. Action poétique en comportera désormais cinq (avec Mitous Ronat et Elisabeth Roudinesco).

En cette même année, 1978, elle publie *Double*, dans la collection de la revue 'La Répétition', en collaboration avec Gisèle Celan-Lestrange. Et commence à

traduire Paul Celan. En 1979, elle propose sept poèmes de lui.

« pour toi je te perds, c'est
ma consolation de neige

...

il y a deux soleils, entends-tu
deux,
pas un—
et après ? »

A quoi elle répond dans ses poèmes à elle (voir le même numéro) :

« la violence du soleil
dans ses yeux
perdre l'admiration »

C'est sa manière de procéder, dès ce moment déjà : se dévêtir de ses propres écrits, en traduisant, réfléchissant, élargissant ses thèmes, se nourrissant, rebondissant. A Jouve, Celan, succéderont (pour les plus importants) Nelly Sachs, Walter Benjamin, T. S. Eliot, Roberto Juarroz.

En 1977, elle se passionne pour Charles Racine, révélé par le premier numéro de la revue *Po&sie* de Michel Deguy, à propos duquel on me demande à sa sortie une note (n°72) et que Martine, m'avouera-t-elle plus tard, m'envie, ce qui me flatte. Elle se rattrapera l'année d'après avec un travail d'édition, *Ciel étonné* (Fourbis), en collaboration avec Jacques Dupin. Là encore, sa manière ne consistait aucunement à jalouser, se poser en rivale, tout au contraire, elle traitait avec les femmes comme avec les hommes (je parle de la littérature, de son travail) en vraie professionnelle. Ce qui la requerrait était la qualité et le talent. Elle n'acceptait que mal, ou pas du tout, les concessions, compromissions, et bassesses en tout genre. Elle m'avait dit un jour, après être partie de la revue : « Je me bats seule ». Et c'était vrai.

En 1979, quand parut le volume « Langue morte » (*Action poétique* n°80), qu'elle avait en partie préparé, c'était, me semble-t-il, tout le contraire, elle paraissait très entourée. « Ce qui est mort, écrivait-elle, l'est peut-être irrémédiablement ; mais le désir peut le ranimer ». A quoi, Pascal Quignard répliquait joliment : « La chimère, le rêve, qui rend l'étude des langues mortes si exaltantes sans doute (...) c'est ceci : qu'elles soient imprononçables, traces mutiques de textes disparus... »

Son plus beau texte (dans ses années et la revue) paraît en 1981. Nous ne nous voyons guère, depuis deux ans, car je travaille dans le théâtre et qu'elle, de son côté, va prendre de la distance. Le texte s'intitule : « L'objet du poème lyrique »,

il se prolongera plus tard par *L'amour du nom, essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse* (José Corti, 1997). Dans une langue à la fois belle et simple, sans pédantisme ni jargon, selon son habitude, elle dit la cruauté de qui aime pour écrire, mener son œuvre à bien. La cruauté est dans le 'pour', le poète, l'artiste en général n'aime pas l'aimé(e), il aime ce qui le porte, qui lui permet d'écrire, il aime l'amour. Lucidité impitoyable, de la part d'une femme qui justement se prêtait tellement à l'amour mais qui se tenait loin, très loin des mignardises souvent prêtées aux femmes. Pas dupe, comme en témoignent ces quelques lignes, après lesquelles nous nous taisons :

« L'amour des poèmes d'amour ne se fait guère d'illusions sur l'amour, il en assume toutes les horreurs. On comprend mieux désormais ce qu'est le lyrisme : chant de la perte, travail du deuil. Des arabesques autour d'un trou, sans lui insupportable. L'espace infranchissable et transparent qui le sépare de l'objet, il le remplit des vocalises de son désir : béance du toujours-perdre, que seul un chant qui brode, encore et toujours, peut combler. »

Marie Etienne

Mai 2013